

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 52

Artikel: Vagon-réclame américain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au fond de son lit, cela ne peut que le bien disposer en notre faveur; s'il pouvait nous laisser quelque chose. »

Le lendemain, le bonhomme descendit de bonne heure, sa valise à la main.

— Comme tu es matinal, lui fit remarquer son neveu qui était occupé à ouvrir la boutique.

— Oui, répondit le père Bru, sèchement, parce que je m'en vas!

— Comment, tu t'en vas?

— Oui, je ne reste pas plus longtemps dans une maison où l'on me fait affront... oh! ne fais pas l'étonné, tu sais de quoi il s'agit...

Puis, ayant pirouetté sur les talons, il s'éloigna, laissant son neveu interdit.

Voici ce que le père Bru raconta à son retour au village : « Figurez-vous que j'offre à mon neveu et à ma nièce un pichet de vin chaud. « Ce sera bien meilleur là-haut, me répond cette dernière. » Je monte donc me coucher. Je sens quelque chose au fond de mon lit, c'était une bouteille toute chaude. Je dis : Ça c'est une bonne surprise, je vais me régaler. Je débouche. Savez-vous ce que c'était? De l'eau chaude! Oui, de l'eau, mes amis, à moi, un vieillard et un vigneron. Pris de dégoût, j'ai pris la bouteille et je l'ai fichue par la fenêtre, puis j'ai bouclé ma valise. Je ne pouvais pas digérer cette plaisanterie... de mauvais goût. C'est pourquoi je suis revenu si vite. A. CROZIERE. »

POUR LES ENFANTS

Le petit Bayard et sa sœur.

En un grand château aux tourelles noircies, aux murs épais, dans une immense chambre haute de plafond et meublée de bahuts géants, jouaient deux enfants.

Isabelle, la fillette, comptait cinq ans à peine et portait une longue robe de satin selon la mode du temps.

Pierre, son frère, pouvait avoir sept ans. C'était déjà un petit garçon à l'âme fière et courageuse, franche et loyale; aussi devait-il, plus tard, illustrer son nom : Pierre de Terrail, chevalier de Bayard, sans peur et sans reproche, devint la fleur des nobles guerriers français, et le roi François Ier s'agenouilla devant lui pour recevoir, de ses mains, l'épée de chevalier.

Mais à l'époque dont je parle, Bayard était encore loin d'aspirer à une si brillante renommée. Assis à côté de sa sœur il lui montrait les images d'un missel et Isabelle écoutait, ravie, les descriptions que lui en faisait son frère.

Tout à coup, au milieu du silence qui régnait dans la grande salle, on entendit un bruit métallique, pareil à un cliquetis d'arme, et la lourde portière qui recouvrait la porte se souleva doucement.

Isabelle tressaillit et se pressa contre son frère. Pierre posa le missel et se leva.

Le même bruit, le même mouvement du rideau se répétèrent.

— J'ai peur, Pierre, j'ai peur, murmura Isabelle.

— Ne crains rien quand je suis là, mignonne, dit Bayard en serrant la main de sa sœur; puis, avisant une épée abandonnée sur une chaise, il passa le ceinturon en bandoulière, et, se mettant devant Isabelle qui tremblait, il s'avança doucement pour se rendre compte de ce bruit insolite.

Bayard n'avait pas peur mais il était prudent et savait qu'un enfant ne peut impunément affronter un danger, et que la bravade n'est pas de la bravoure.

Isabelle ne quittait pas la main de son frère, elle le suivait, n'osant jeter les yeux sur le rideau à demi soulevé près duquel reposait une armure qui semblait là en sentinelle.

Pierre s'avançait toujours, le regard fixe, la main droite appuyée sur le poignet de son épée. Mais après avoir considéré quelques instants la portière qui s'agitait avec un bruit argentin, le futur guerrier se mit tout à coup à rire et serra Isabelle, étonnée, dans ses bras.

— Vois donc, petite sœur, combien nous l'étions fous de nous effrayer pour si peu de chose, dit-il. C'est le vent venant du

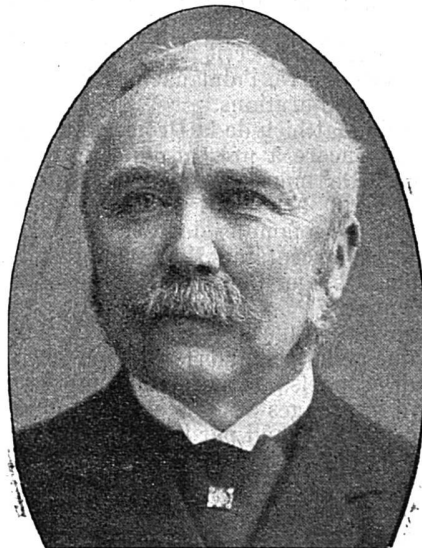
couloir qui agite ainsi le rideau et fait trembler l'armure qui résonne, viens, et vois toi-même.

Isabelle, encouragée par le ton persuasif de son frère se décida à regarder le rideau et l'armure et fut bientôt convaincue que le vent était le seul malfaiteur qui osât roder au château.

— C'est égal, tu as eu bien peur, ma mie, dit Bayard en embrassant Isabelle. Viens avec moi retrouver dame Yolande, elle nous donnera de la conserve d'orange et nous oublierons près d'elle ce mauvais quart d'heure... Les enfants, vois-tu, ne doivent jamais trop s'éloigner de ceux qui les gardent. Mais par exemple, quand je serai bon à porter cette armure, s'écria fièrement Bayard, nul autre que moi ne te défendra, petite sœur.

Pas mieux qu'aujourd'hui, Pierre, répondit Isabelle, un petit corps peut loger un grand cœur.

LEILA HANONNY.



Sir Henry Campbell-Bannerman.

Président du ministère anglais.

RECETTES CULINAIRES

Artichauts barigoule.

Un artichaut moyen pour deux personnes. Coupez la queue et enlevez avec elle quelques-unes des premières feuilles, nettoyez et lavez à l'eau froide. Faites cuire à l'eau bouillante avec un peu de sel, mais pas trop cuit, égouttez et ôtez le foin.

Mélez gros comme un œuf de chair à saucisses, avec un peu de mie de pain et du beurre, mettez sur le feu en remuant avec une cuiller, remplissez de cette farce l'intérieur de vos artichauts et faites-les cuire doucement pendant quinze à vingt minutes au plus, avec du feu dessus et dessous. Servez.

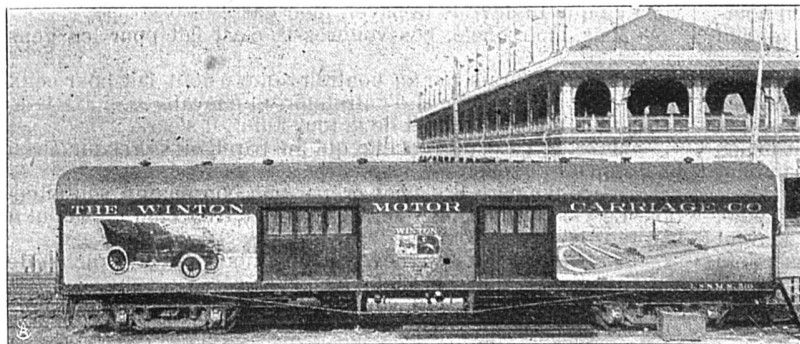
— Les Américains font grand, même pour leurs universités; on sait qu'à tout instant des millionnaires leur font des cadeaux princiers qui leur permettent de s'accorder d'excellents professeurs et tous les moyens d'enseignement propres à élever le niveau des études. C'est ainsi que, par étudiant, l'Université de Harvard dépense annuellement 1530 francs, celle de Columbia 1350, celle de Yale 1275, et celle de Princeton 1675 fr. C'est un paradis à côté des budgets universitaires d'Europe. A Berlin, un étudiant coûte 320 fr. à son université; à Paris, 360 fr.; à Vienne, 380 fr. et 790 fr. à Edimbourg.

— Poids extrêmes : On a enseveli dernièrement, au Wisconsin un homme qui pesait 775 livres. — Le curé d'un village bavarois a béni un couple plus léger : femme et mari pesaient ensemble 108 livres! Mariage conclu à légère!

Vagon-réclame américain.

Voici un wagon que l'on prendrait volontiers pour un de ceux qui transportèrent à travers l'Europe le cirque Barnum; en effet, c'est en Amérique que l'on a inventé ce moyen de réclame. Il a passé en Europe. Cela se fait, sur des wagons de marchandises et même de voyageurs. Et cela doit joliment distraire, en Amérique surtout, dans les grandes savanes, les fermiers rassasiés de voir défiler des wagons noirs : ils auront, sans payer, les délices d'une exposition de tableaux : automobiles, usines, etc.!!

L'homme qui sait écouter est l'ami de celui qui parle.



Vagon-réclame américain.